

# *Spiritualité cistercienne*

**P** arler de « spiritualité cistercienne » demande un certain préalable. Il nous faut d'abord préciser le sujet : la « spiritualité cistercienne », c'est quoi au juste ? et comment se présente-t-elle ? D'où ces préliminaires qui comporteront quatre remarques, s'enchaînant l'une l'autre.

Une première remarque s'impose : c'est que l'adjectif « cistercienne » ne se rapporte pas à une personne déterminée de laquelle il dériverait, à laquelle il renverrait, comme on parle de « spiritualité bénédictine », de « spiritualité franciscaine », de « spiritualité ignatienne »... chacune de ces dernières se référant à un personnage bien précis qui en est à la source. « Cistercienne » renvoie à toute une famille monastique qui a sa source au lieu-dit « Cîteaux », qui, de plus, comme nous le verrons, ne s'appuie pas sur un unique fondateur, mais sur trois, eux-mêmes entourés de tout un groupe... une famille d'ailleurs déjà très éclatée, s'originant en France, au duché de Bourgogne, mais répandue dans les Îles britanniques, au Bénélux, en Allemagne, Suisse, Italie, Espagne...

Ceci amène à une deuxième remarque, qui deviendra plus évidente par la suite : c'est que, si Cîteaux est née en 1098 – et il faudra y revenir et analyser les circonstances de cette fondation –, les exposés qui présenteront ci-après la spiritualité cistercienne le feront avec de nombreuses et judicieuses citations, toutes extraites d'une efflorescence littéraire bien postérieure à cette date fondatrice : entre le

deuxième quart du XII<sup>e</sup> siècle (1125) et le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle (1250) et même après (1300).

Certes, on a voulu se garder de submerger le lecteur d'une avalanche de noms, et on s'est limité à quelques auteurs bien choisis et mieux connus pour appuyer et étoffer ces exposés par des citations opportunes. Mais que ces quelques arbres majeurs mis en avant ne cachent pas la forêt : il faut savoir que, derrière ces quelques chefs de file, s'aligne un nombre important d'autres auteurs non négligeables, moins connus pour la plupart, aux noms peu familiers, français, anglo-saxons ou autres, précieux par leur propre contribution à la « spiritualité cistercienne ».

Et cette deuxième remarque donne ainsi l'occasion de favoriser sans tarder un premier contact avec tous ces auteurs, qu'il est courant d'appeler les « Pères cisterciens ». Ceci peut se faire à partir d'une opération éditoriale bien connue qui, du moins, prouve qu'on s'intéresse à ces gens, et donc que ces gens sont intéressants.

Ceux qui ont fréquenté tant soit peu la collection patristique « Sources Chrétiennes », lancée par les pères Daniélou et de Lubac, s.j., dont le n° 1, « *La vie de Moïse* » de saint Grégoire de Nysse, dû au père Daniélou, remonte à l'année 1942, en pleine guerre... et qui, 60 ans après, atteint le n° 480 ! ont dû un jour ou l'autre rencontrer ces « Pères cisterciens ». En effet, c'est dès 1958 que le n° 60 de la collection fut consacré à l'opuscule « *Quand Jésus eut douze ans* », œuvre d'Aelred, abbé de Rievaulx en Angleterre. Dès 1959 suivra le n° 61 sur « *La contemplation de Dieu* » de Guillaume de Saint-Thierry, moine de Signy dans les Ardennes. Puis l'année suivante, en 1960, vint le n° 66 qui publia les « *Lettres* » d'Adam, abbé de Perseigne près d'Alençon. La même année 1960 vit la publication des « *Huit homélies mariales* » d'Amédée de Lausanne, ancien abbé de Hautecombe en Savoie, sous le n° 72. 1961 voit revenir Aelred de

Rievaulx, premier nommé, avec « *La vie de recluse - La prière pastorale* » formant le n° 76, tandis que, en 1962, c'est Guillaume de Saint-Thierry qui réapparaît sous le n° 82 avec son « *Exposé sur le Cantique des cantiques* ». 1963 voit apparaître un nouveau nom, celui de Baudoin, abbé de Ford en Angleterre, dont on publie « *Le sacrement de l'autel* » sous les n° 93 et 94... Ainsi donc pendant six années consécutives, « *Sources Chrétiennes* » fait connaître à son public cinq « Pères cisterciens » dont les huit œuvres publiées étaient jusque-là peu disponibles.

Quatre années vont passer, et 1967 voit paraître, sous le n° 127, le premier tome des Œuvres spirituelles, « *Les Exercices* », de Gertrude, moniale d'Helfta en Allemagne. C'est qu'en effet, à côté des « Pères cisterciens », il y a des « Mères cisterciennes » qui apportent, elles aussi, leur propre contribution, importante. Elles aussi furent nombreuses, mais c'est vrai que parmi ces « Mères cisterciennes » peu ont écrit directement : le cas de Gertrude fut exceptionnel en quantité et en qualité, ce qui lui a valu d'être retenue par les « *Sources Chrétiennes* » qui ont continué à éditer ses Œuvres spirituelles, en particulier « *Le Héraut de l'Amour divin* » en quatre volumes : en 1968, les n° 139 et 143 ; en 1978, le n° 255 et en 1986, le n° 331. Dans une moindre mesure, notons aussi Béatrice de Nazareth en Flandre, dont le traité sur « *Les sept degrés de l'Amour* » ne serait pas indigne d'une telle publication. Pour beaucoup d'autres, on a surtout écrit à leur sujet, rapportant leur vie, leurs paroles : Alice, Lutgarde, Mechtilde, Gertrude de Hackeborne, Ida de Louvain, Ida de Nivelles...

Si on revient aux « Pères cisterciens », « *Sources Chrétiennes* » va continuer à s'intéresser à eux : soit en éditant d'autres œuvres d'auteurs déjà publiés - on retrouvera ainsi trois fois Guillaume de Saint-Thierry, au n° 223 en 1975 : « *La Lettre aux Frères (Chartreux !) du Mont-Dieu* », dite la *Lettre d'Or* ! puis en 1982 « *Le Miroir de la Foi* »

sous le n° 301, et en 1986 « *Les Oraisons méditatives* » sous le n° 324... – soit abondant d’autres auteurs non encore parus : Isaac, abbé de l’Étoile près de Poitiers, dont les « *Sermons* » paraîtront en trois volumes, le n° 130 en 1967, le n° 207 en 1974 et le n° 339 en 1987... Gueric, abbé d’Igny près de Reims, aux « *Sermons* » duquel seront consacrés deux volumes, le n° 166 en 1970 et le n° 202 en 1973 ; de Geoffroy, dit d’Auxerre, sa ville natale, moine à Clairvaux où il fut secrétaire de saint Bernard, puis successivement abbé d’Igny, abbé de Clairvaux, abbé de Fossa Nova en Italie, et enfin abbé de Hautecombe ! on publiera l’« *Entretien de Simon-Pierre avec Jésus* », n° 364 en 1990 : et de Galand, moine de Reigny près d’Auxerre, le « *Parabolaire* » n° 378 en 1992, et le « *Petit Livre de Proverbes* » n° 436 en 1998...

C’est dire que les « *Sources Chrétiennes* », avec le sérieux qu’on leur reconnaît, ont su apprécier l’importance de ces auteurs cisterciens des XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles jusqu’à leur accorder cette place non négligeable dans l’ensemble de la collection qui recouvre les Pères latins, grecs et orientaux : jusqu’ici, en incluant saint Bernard dont il va être question ci-dessous, trente-sept volumes sur un total de quatre cent quatre-vingt-deux, ce qui fait un sur treize. Trente-sept volumes depuis 1958, en quarante-six ans : on n’est pas loin d’un volume par an, alors que « *Sources Chrétiennes* » publient en moyenne huit volumes par an !

Cette publication pourrait d’ailleurs s’étendre à d’autres, comme les Anglais Étienne de Salley, Gilbert de Hoyland, Jean de Ford, Walter Daniel ; l’Italien Ogier de Locedio ; le Picard Hélinand de Froidmont, pour ne citer que quelques-uns de ceux qui feraient bonne figure dans les « *Sources Chrétiennes* ».

Notons aussi qu’à côté de cette édition de belle tenue scientifique, existent d’autres éditions sérieuses de textes des « Pères cisterciens » :

ainsi les Éditions de Bellefontaine ont fait paraître les œuvres majeures d'Aelred de Rievaulx: «*Le Miroir de la Charité*» et «*l'Amitié spirituelle*». De même la collection «*Pain de Cîteaux*», éditée au Québec, comporte des textes de Gilbert de Hoyland, de Jean de Ford, d'Aelred de Rievaulx, peu accessibles par ailleurs.

Ce simple survol éditorial permet de prendre la mesure de cette efflorescence littéraire dans les monastères cisterciens, qui débuta vers 1125 et s'étira jusque vers 1300, et où s'exprima ce que nous appelons la «spiritualité cistercienne».

La troisième remarque se voudrait une réponse à une question qui, sans doute, trotte dans la tête du lecteur: mais alors, et Bernard de Clairvaux dans tout ça? C'est bien intentionnellement que jusqu'ici ce nom célèbre a été tu, car, justement, à cause même de cette célébrité, trop souvent Bernard, qui occupe, c'est vrai, une place unique, occupe pour beaucoup toute la place. Pour beaucoup, parler de «spiritualité cistercienne», c'est s'en tenir à saint Bernard, un point, c'est tout! Or d'après ce qui a déjà été dit, on voit bien que c'est une erreur: «spiritualité cistercienne», ce n'est pas «spiritualité bernardine» purement et simplement! Il nous faut donc situer Bernard de Clairvaux à sa juste place.

Une première mise au point, c'est d'abord de mettre en évidence que Bernard ne fut pas le fondateur de Cîteaux, comme pourtant cela est cru assez communément, et comme on le voit encore écrit de temps à autre... Il est vrai que ceci peut s'expliquer par le fait qu'à une certaine époque on a appelé les cisterciens «bernardins», et qu'encore actuellement certaines cisterciennes s'appellent, plus ou moins officiellement, «bernardines»... Alors, «bernardins, fils de saint Bernard», comme «dominicains, fils de saint Dominique», «franciscains, fils de saint François»! Eh bien non! Nous verrons que saint Bernard n'eut rien à voir dans la fondation même de

Cîteaux, et la raison en est toute simple : Cîteaux fut fondée en 1098, et, si Bernard était déjà né, c'est vrai, il n'avait quand même que huit ans, puisque né en 1090 ! À cet âge tendre, comment eût-il pu lancer une telle entreprise ?

C'est au niveau de la deuxième génération que Bernard, entré à Cîteaux en 1112, a joué un rôle assez exceptionnel, et dans l'ordre de Cîteaux, et dans l'Église, et dans la société de son temps, surtout à partir de 1130 jusqu'à sa mort en 1153 ; un rôle tel que le XII<sup>e</sup> siècle fut communément appelé « le siècle de saint Bernard ». Ceci quand même veut dire quelque chose, mais renvoie surtout à son action disons « politique » pour faire court, ce qui est tout autre chose que la « spiritualité cistercienne ». Cette dernière prendra corps dans son œuvre littéraire, assez exceptionnelle par la quantité et par la qualité, il faut le dire, mais sans être pour autant, nous l'avons vu, l'unique source de cette spiritualité.

On peut sans doute dire que Bernard, au surplus déclaré docteur de l'Église, il est vrai assez tardivement, en 1830 ! fut chef de file de toute une série d'auteurs, mais c'est dire du même coup que toute une file il y a et qu'il ne faut pas l'oublier : que l'arbre, si majestueux qu'il soit, ne cache pas la forêt !

Les promoteurs des « Sources Chrétiennes » l'avaient bien compris, qui ne se sont pas jetés du premier coup sur saint Bernard : si le premier « Père cistercien » à être publié, Aelred de Rievaulx, apparaît dès 1958 au n° 60 ; il faudra attendre plus de trente ans et le n° 367 pour voir enfin surgir dans la collection Bernard de Clairvaux. Il est vrai que celui-ci s'est rattrapé depuis, si on peut dire. Cela est dû à l'année 1990, « année saint Bernard » qui célébrait le neuvième centenaire de sa naissance, qui fut l'occasion de nombreuses manifestations. Parmi celles-ci, il fut décidé, après tractations, de lancer un programme spécial d'édition du corpus

bernardin dans les « *Sources Chrétiennes* », programme qui prévoit la parution de trente-deux volumes, dont, à ce jour, treize ont paru ; et on y travaille intensément.

Il est donc évident qu'en parlant de « spiritualité cistercienne » on ne peut pas mettre entre parenthèses Bernard de Clairvaux, c'est sûr ! mais non plus ne s'en tenir qu'à lui, c'est aussi sûr ! Bernard fait partie d'un ensemble.

Il reste à parler de la quatrième remarque annoncée au début : celle-ci ne concerne plus cette efflorescence littéraire cistercienne des XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles, mais plutôt ce qu'elle est devenue dans la suite, au cours des siècles jusqu'à nos jours. Il semble important d'en dire un mot. Car il faut bien expliquer pourquoi, parlant de « spiritualité cistercienne », nous nous attachons très spécialement à cette époque comme si après il n'y avait rien eu. Or l'ordre cistercien a continué à vivre puisqu'il est encore là aujourd'hui et qu'il fait encore parler de lui : naguère ce fut un Thomas Merton, moine de Gethsémani aux USA, à la renommée mondiale, dont l'œuvre littéraire connut un fort impact... plus récemment l'assassinat des sept frères de Tibhirine en Algérie a soulevé l'émotion du monde entier et leurs écrits sont en cours de publication.

Depuis neuf cents ans, il s'est passé beaucoup de choses, selon les époques, selon les lieux, et il est impensable que la vie cistercienne se soit enfoncée et enfermée dans un fixisme intouchable : c'était le moyen le plus sûr de mourir et de disparaître. Comme toute institution humaine, l'ordre de Cîteaux s'est trouvé confronté aux aléas de l'histoire, divers selon les aires géographiques : ici il y eut les invasions turques, là celles des Maures ; puis ce furent les guerres de religion : le Nord de l'Europe, Scandinavie et Angleterre, subit la bourrasque de la Réforme, laissant derrière elle martyrs et ruines ; alors que le Midi l'a ignoré, certaines contrées connurent le système,

combien nocif, de la commende que d'autres n'ont jamais subi. Il y a eu le contrecoup des événements politiques, en particulier les guerres : guerre de Cent ans, guerres entre le royaume de France et l'Empire germanique, guerres napoléoniennes à travers l'Europe, de la Prusse à l'Espagne et l'Italie... Il y a eu les politiques antireligieuses, de Joseph II en Europe centrale, de la Révolution française qui s'exporta hors frontières... Il y a eu aussi les facteurs internes, comme la diminution, sinon la disparition, des frères convers au XIII<sup>e</sup> siècle, avec les bouleversements économiques qui s'en suivirent, la raréfaction des vocations, ou, pire, l'afflux de fausses vocations, et, à partir de cela, les inévitables relâchements dus à la faiblesse humaine... Au début du XIV<sup>e</sup> siècle, que sont devenus les sept cent cinquante monastères de moines recensés deux siècles auparavant ? Et ne parlons pas des monastères de moniales qu'il fut toujours impossible de dénombrer exactement.

Or Cîteaux a survécu à tout cela, parce que, à chacune de ces époques difficiles, des hommes et des femmes se sont levés pour réagir contre les dérives menaçant la vérité, l'authenticité de l'entreprise cistercienne. On pense, bien sûr, à l'abbé de Rancé réformant la Trappe au XVII<sup>e</sup> siècle, à l'abbé de Lestranges assurant la traversée mouvementée de la Révolution française et, au XIX<sup>e</sup> siècle, inaugurant une reprise et une nouvelle expansion de l'Ordre. Mais il y en eut bien d'autres, moins célèbres. Il y eut aussi des abbesses, dont l'action réformatrice de l'une ou l'autre est bien connue : mère Angélique Arnauld, à Port-Royal, pour n'en citer qu'une.

Ce n'est pas le lieu ici de tout rapporter en détail. Cette simple évocation voulait faire ressortir que chacune de ces multiples réformes, de plus ou moins grande envergure, aux résultats plus ou moins aléatoires, auxquelles se sont attachés des noms soit pittoresques, soit significatifs - bernardins/bernardines, feuillants/feuillantines, trappistes/trappistines -, a été l'occasion d'une production littéraire,



plus ou moins abondante : documents spirituels ou juridiques venaient expliquer la réforme en cours, l'appuyer, et au besoin la défendre. Or il est facile de discerner dans cette littérature un double élément : un élément invariant qui se veut une fidélité à l'époque fondatrice de Cîteaux, ces XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles dont nous avons parlé, et un élément innovant qui se veut une adaptation et une actualisation qui tiennent compte des réalités qui sont vécues au moment même de cette réforme.

Ainsi il est incontestable que l'abbé de Rancé se situe bien au siècle de Louis XIV dont il reflète certains traits de mentalité qu'on retrouve d'ailleurs dans d'autres réformes du temps, comme celle des bénédictins mauristes.

Typiques aussi en ce sens les écrits et les constitutions de la mère Louise de Ballon, réformatrice en Savoie au XVII<sup>e</sup> siècle, qui fonda une trentaine de monastères de bernardines dont il reste encore deux au Valais suisse : Collombey et Géronde. Elle était cousine de François de Sales et le prit comme directeur spirituel et conseiller pour sa réforme. Les études assez récentes du père Edmond Mikkers ont bien montré à la fois ce souci de fidélité aux origines cisterciennes et ce souci d'adaptation à son temps, ceci surtout au niveau du langage et des accents, et ici l'influence de l'évêque de Genève et d'Annecy est évidente : *« L'influence de saint François de Sales est perceptible dans les constitutions, mais leur orientation profonde reste proprement monastique et cistercienne... En conclusion, on peut affirmer que mère Louise de Ballon a vécu selon la tradition de Cîteaux et a su l'interpréter de façon très heureuse pour son temps. »* Tel est l'avis autorisé du père Mikkers.

Ceci dit, il faut bien avouer que le dosage élément invariant/élément innovant ne fut pas toujours satisfaisant, ce dernier, trop marqué, allant parfois jusqu'à dénaturer la vision cistercienne des

origines, et même jusqu'au mode de vie monastique dérivant vers un mode de vie plutôt canonial. D'autre part, il ne s'agit pas non plus, pour les héritiers actuels de Cîteaux, d'engranger de façon cumulative toute cette suite de réformes, même si elles font partie de leur histoire et de leur patrimoine et que, de ce fait, ils ont au moins à les connaître, à les comprendre, sans pour autant se croire obligés d'en adopter toutes les mesures et directives : ainsi ceux que l'on appelle souvent « trappistes » n'ont pas à se sentir tenus par la réforme rancéenne de la Trappe au XVII<sup>e</sup> siècle en tous ses détails ! Les éléments innovants deviennent vite caduques : il ne faut pas s'y cramponner, et c'est sur ce point que la réforme suivante devra elle-même innover. Il n'y a pas à canoniser toutes les péripéties d'une histoire complexe sous prétexte de fidélité.

Par contre, la permanence au cœur de toutes ces réformes au long des siècles de l'élément invariant souligne l'importance de celui-ci et justifie pourquoi un cistercien d'aujourd'hui comme d'hier reste particulièrement attaché à ces XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles qui forment l'époque fondatrice à laquelle il lui faut toujours se référer. C'est vraiment là la source de la « spiritualité cistercienne » qui fécondera au long des siècles toutes les initiatives nouvelles qui voudront se dire « cisterciennes » tout en s'ouvrant à l'actualité du moment. ■

Frère Hervé BRIAND  
*Abbaye Notre-Dame d'Acey*